

DOCUMENTS

Dix-sept encres
de Riopelle

Page F 3



ESSAIS

Refonder la gauche avec
Pierre Mouderde

Page F 5

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
F

LIVRES



« Le piano
ne peut pas
me quitter
parce que
c'est une
partie de
mon âme »

La musique des mots

L'auteur cri Tomson Highway se glisse dans son rôle de pianiste et compositeur pour ouvrir le festival Voix d'Amérique, dont il est l'invité d'honneur

FRÉDÉRIQUE DOYON

Tomson Highway sait donner des ailes aux mots. Dans ses écrits et ses paroles, il a l'art de leur rendre leur liberté, les délestant peu à peu de leur gravité et les élevant dans l'air frais de la poésie, pour les laisser se gorger d'humour, de dérision ou d'exagérations fantasmagoriques.

« Je suis en train d'écrire mon deuxième roman, dit-il d'abord sur le ton le plus sérieux du monde, en entrevue téléphonique donnée au *Devoir* depuis le sud de la France. Le roman le plus remarquable que j'aie jamais écrit, un roman qui va sûrement changer le monde. » Et il éclate d'un grand rire contagieux. « Je suis très optimiste, comme vous voyez. »

Ce roman en devenir, dont il ne veut pas parler davantage par superstition, suivra *Kiss of the Fur Queen*

(Doubleday, 1998), devenu *best-seller* au Canada et paru en français en 2004 (*Champion et Ooneemeetoo*, Prise de Parole).

Élevé dans la tradition de l'oralité, l'écrivain autochtone, révérend dans le reste du Canada tandis que son œuvre commence tout juste à faire écho jusqu'ici, a de quoi voguer avec aisance sur ce registre d'émotions et de tons aussi divers, franchissant les genres sans craindre les tempêtes de drapeau.

« Je suis incapable d'écrire seulement une comédie ou seulement une tragédie à cause de ma culture, confie l'auteur. Les deux sont toujours ensemble dans ma tête, dans mon cœur, sur scène et dans mes romans. »

Le parcours atypique de cet artiste aux multiples talents explique sans doute aussi cette absence de frontières. Si on connaît d'abord le dramaturge, et depuis peu le romancier, il faut savoir que la carrière de Tomson Highway a démarré en musique. « J'ai commencé comme pianiste classique. J'ai eu des profes-

seurs remarquables. À 21 ans, j'étais prêt pour une carrière professionnelle, pas internationale, mais pour une petite carrière nationale respectueuse. »

Il s'est mis à composer des œuvres musicales pour son frère, danseur au Toronto Dance Theatre, qui faisait ses premiers pas comme chorégraphe. « J'ai écrit de la musique pour lui, j'ai ajouté des paroles, des paroles, des paroles, de la poésie, et à un moment donné je me suis rendu compte que j'avais en fait écrit toute une pièce... »

Personne n'osant mettre en scène les pièces d'un musicien, il s'est alors attelé à les produire lui-même de A à Z, de la création du texte et de la musique à la publicité. Le roman a fait son chemin à travers tout cela, devenant plus pressant quand son frère est mort, il y a 16 ans, emporté par le sida.

Ses pièces intitulées *The Rez Sisters* et *Dry Lips Oughta Move to Kapuskasing* ont toutes deux rallé le prix Dora Mavor Moore. En 1994, il a été nommé

membre de l'Ordre du Canada, devenant le premier auteur autochtone à recevoir cet honneur.

« L'avantage de persister comme ça, c'est qu'à 40 ans je pouvais faire tout : écrire un scénario, composer de la musique, l'interpréter... »

Des cabarets et des hommes

Ainsi est né l'homme orchestre qui ouvrira la cinquième édition du festival Voix d'Amérique, dont il est l'invité d'honneur. On ne s'étonnera donc pas de le voir dans un spectacle de style cabaret, endossant sur scène son rôle de pianiste. « Le piano ne peut pas me quitter parce que c'est une partie de mon âme. Je ne peux pas exister sans la musique. » Une chanteuse et un saxophoniste donneront corps avec lui à ses textes et à ses compositions. La production a déjà voyagé dans plusieurs villes d'Europe et du Canada.

VOIR PAGE F 2: HIGHWAY

ROMAN QUÉBÉCOIS

Merci la vie

Après un silence de quatre ans, Maxime-Olivier Moutier renoue avec l'écriture

CHRISTIAN DESMEULES

Son nouveau roman est une série de variations sur le même thème (« le même l'aime », corrigerait Gainsbourg) : le couple, les enfants, la maison, des coups de dents contre l'individualisme forcené de notre société postmoderne et l'éfrètement de la famille. Des instantanés de bonheur domestique, une compilation de petits moments d'éternité comme en connaissent tous les parents. Le récit d'une rédemption toute personnelle en forme de « défense et illustration » de la famille québécoise.

Potence Machine puis *Risible et noir* (1996 et 1997, Triptyque) nous avaient révélé un ton, une voix forte, un écrivain. L'année suivante, en 1998, *Marie-Hélène au mois de mars*, récit autobiographique d'une tentative de suicide et d'un séjour en institution psychiatrique sur fond de peine d'amour inconsolable, le propulsait au rang de personnage médiatique — mélange de grand sincère et de « kid Kodak ». En 1999, après avoir été débauché par les éphémères éditions de L'Effet pourpre (disparues en août 2005 après six ans d'activité), il publiait ses *Lettres à mademoiselle Brochu. Pour une éthique ur-*

baine, un recueil de textes disparates et provocants accueilli plutôt tièdement par la critique, stigmatisant déjà l'individualisme et le désarroi amoureux. Depuis, c'était le silence radio.

Après des études en psychologie, en littérature et en théologie pastorale à l'Université de Montréal ainsi qu'à l'Université de Sherbrooke, il a été, on s'en souviendra, coanimateur d'une émission littéraire à la télévision de Radio-Canada (*Jamais sans mon livre*). Né en 1971 à Montréal, Maxime-Olivier Moutier est aujourd'hui psychanalyste, intervenant dans un centre de crise de Montréal et... père de trois enfants.

Renouveau conjugal

Quatre ans plus tard, donc, avec *Les Trois Modes de conservation des viandes* (un titre sans signification « apparente », pirouette sémantique un brin racoleuse), Maxime-Olivier Moutier renoue avec l'écriture. Et il le fait avec un accent légèrement « pounesque », pourrait-on dire avec ironie (« J'aime ma femme, ma femme m'aime »), loin du lamento existentiel et amoureux des premières œuvres. Et nous sommes pourtant en territoire connu. D'abord en raison de ce style auquel Moutier a

VOIR PAGE F 2: MOUTIER

LIVRES

Lire Lolita aujourd'hui



Robert Lalonde

Montreux, 1962.

Nabokov a quitté le Montreux Palace à la brunante. Vera somnolait sur le sofa, la version française de Pline sur son ventre. Il sait où il va. Il veut revoir la chrysalide qu'il a aperçue le matin même, en faisant sa promenade, accrochée à l'envers sous le banc où ils se sont assis un moment, Verouchka et lui, pour profiter du soleil. Il hâte le pas. Coup de chance: pas un seul promeneur au bord du lac et la nuit tombe. De la poche gauche de sa veste, il sort sa lampe de poche. Dans la poche droite de la même veste, une douzaine de fiches et un stylo. Il s'accroupit et braque le faisceau de la lampe sur la chrysalide. En transparence, il distingue les lignes miniatures des ailes à venir, l'adorable érudition d'une ocellure rudimentaire. Brusquement — cela lui arrive de plus en plus souvent — il est assailli par deux souvenirs en même temps. Des reminiscences, en apparence parallèles, indépendantes l'une de l'autre et pourtant mystérieusement réunies. Le rappel de la petite boîte dans laquelle il avait conservé durant sept ans une chrysalide — elle avait fini par éclore alors qu'il était en voyage — et le portrait de sa chère Lolita, sa

nymphé la plus célèbre, qui scandalise l'Amérique. Il pense: «Lolita et la chrysalide oubliée. Il y a quelque chose... L'œil Lolita et l'ocelle du futur papillon, le privilège des ailes naissantes... Le désir moléculaire de voler, l'amour et le néant dans des enveloppes de hasard... » Il se lève, marche un peu puis revient sur le banc où il se laisse choir, sort le stylo et deux fiches de sa poche, sur lesquelles, à la lueur de la lampe de poche, il scribouille:

La chenille dont la peau se ride a dévoré toute la matière nécessaire à l'accouchement de soi et prépare ses motifs d'extravagance.

Lolita, bonheur sans but, négation du temps, passion qui s'exerce dans l'égaré, vide dans lequel s'est enfoncé tout ce que j'aime...

Hier encore, il a tenté d'expliquer à un journaliste: «Pour écrire Lolita, il m'a fallu la passion du savant, la patience du poète et beaucoup de compassion.» Peine perdue, l'autre machouillait une branche de ses lunettes en souriant comme un abruti. Ce soir, dans la nuit, il développe encore. Répondre tout haut à des questions émanant d'un intervieweur invisible et bienveillant l'a toujours enchanté.

— Question: pourquoi avoir écrit Lolita? Réponse: parce que j'aime composer des énigmes avec des solutions élégantes. Et puis, parce que nous sommes tous logés dans des enveloppes, comme mes papillons, comme ma Lolita, sans bien comprendre le sens de notre métamorphose...

Il rit tout haut, une espèce de hennissement adressé aux étoiles. Puis il allonge les jambes et ferme les yeux. Il entend à présent le rire de Vera, qui va dire: «Les vraies intrigues se cachent toujours derrière les intrigues apparentes... » Ce qui le ramène à la chrysalide et à Lolita. D'accord, il semble qu'il faut

dra de nouveau en passer par là. Soit. Il sort deux autres fiches de sa poche.

Le problème pour la chenille consiste à évacuer sa peau tout entière, y compris celle de ses deux pattes par lesquelles elle est suspendue. Mais comment ne pas tomber pendant l'opération? C'est l'histoire de ma Lolita.

Le problème pour Nabokov, c'est qu'il en a assez, non pas de sa chère Lolita, mais de tous ces puritains américains qui l'ont déchirée sans la connaître.

Il dit tout haut à la nuit qui l'écoute: «Bien sûr, mon roman, comme la naissance méticuleuse du papillon — une giclée de soie — est une mue, une métamorphose. Qui donc l'aura compris? Quel gâchis!»

Il se lève d'un bond. Vera doit s'être réveillée et sans doute s'inquiète-t-elle. Verouchka, qui fait tout en son pouvoir pour que Vladimir n'existe plus dans le temps, mais seulement dans l'art. «Tu es entrée dans ma vie comme on pénètre dans un royaume dont toutes les rivières n'attendaient que ton reflet, toutes les routes, le bruit de tes pas... » Il s'accroupit de nouveau et braque le faisceau de sa lampe de poche sur la chrysalide. «Elle ressemble à une fiente d'oiseau.» Son travail, un élan libre et désintéressé, préparant des motifs d'extravagance et de bonheur gratuit. Le cœur battant, il sort une dernière fiche de sa poche:

Lolita n'exhale pas des effluves érotiques par des manières aguicheuses, mais se tient recluse, secrète sur le charme de sa transformation. Comme la chrysalide, elle respire imperceptiblement par les stigmates de son thorax. Le lecteur doit l'apercevoir comme le lépidoptériste le futur papillon. Alors il connaîtra aussi le frisson et la perplexité devant ces tendres fantômes, les humains... »

Il se relève, enfouit les fiches dans sa poche et re-

prend le chemin qui mène au Montreux Palace, où l'attend Vera. Dans la lueur de la lampe, il voit danser des brins de poussière qui clignotent comme des lucioles.

Téhéran, 2002

Quarante ans après Nabokov, Azar Nafisi, éminent professeur de littérature à l'Université de Téhéran, fait revivre Lolita. Avec ses élèves, madame Nafisi, empruntant les mots de Nabokov, s'éblouit de «la façon dont les cailloux de la vie ordinaire se transforment en pierres précieuses, promettant la survie». Dans son très beau livre *Lire Lolita à Téhéran* (paru récemment chez 10/18), Azar Nafisi se place du côté de Lolita. Elle et ses élèves sont saisies par la beauté, la souffrance et la pathétique dépendance de la nymphé vis-à-vis du monstre abuseur. Cette «*afreuse gamine*» est finalement, écrit Nafisi, «quelqu'un de très bien, qui n'aurait pas pu se redresser autrement qu'elle l'a fait, après avoir été aussi écrasée». Si Lolita sanglote la nuit dans les bras de son violeur et geôlier, «c'est parce qu'elle n'a absolument nulle part où aller». C'est une Lolita imaginaire qu'étreint Humbert, sa propre création, dépossédée d'elle-même comme ces jeunes femmes de Téhéran pendant la guerre. Cette expérience a permis à ces femmes de mesurer la primauté de l'imaginaire sur la privation de liberté.

Aujourd'hui, la Lolita de Nabokov et celle de Nafisi sont d'égal à égal. Un lépidoptériste-écrivain et un professeur-écrivain: il aura fallu plus de quarante ans, un malentendu et une guerre, plus deux regards de biais, regards savants et passionnés, pour qu'avec Lolita nous sortions enfin de notre cocon.

Collaborateur du Devoir

HIGHWAY

SUITE DE LA PAGE F 1

«On va commencer avec six chansons tirées d'un spectacle que j'ai écrit il y a quatre ans pour une actrice», décrit-il, sorte de cabaret *one woman show*. De Patricia (Patty, pour les intimes) Cano, comédienne et chanteuse

de Sudbury qui assiste depuis quelques années le directeur musical de la célèbre troupe d'Ariane Mnouchkine, le Théâtre du Soleil, le musicien-méromane dit qu'elle a la voix magnifique d'un oiseau inconnu.

Le saxophoniste est-européen Ulrich Kempendorff

s'ajoutera au tandem pour livrer une dizaine d'autres pièces composées pour un spectacle musical il y a une douzaine d'années. Le lendemain, le pianiste à la personnalité aussi flamboyante que l'homosexualité bien assumée se joindra au cabaret Jolis Garçons, réunissant sur scène divers artistes (dont Jean-Paul Daoust, Marcel Pomerlo et Martin Faucher) livrant à leur manière des textes de poésie de leur cru.

Le francophile

De drapeau, Tomson Highway n'en porte aucun puisque sa culture, annihilée par des siècles d'assimilation, a cédé la place à un amour débordant pour celle des autres. Ne parlant que le cri sous la tente familiale, le jeune Tomson apprend d'abord l'anglais, qu'il maîtrise à 18 ans. Mais déjà le français de son Manitoba d'origine le hante et le charme.

«C'est une culture que j'admire. C'était la seule langue qu'on entendait dans les classes et les corridors de l'école paroissiale où je suis allé. L'accent franco-manitobain est le plus élégant du Canada. C'est très doux, pas du tout comme les Franco-Ontariens.»

S'il est parti vivre les six mois d'hiver en France, c'est d'abord pour perfectionner son français.

«Comme écrivain canadien, je sentais profondément que la langue française était essentielle pour moi, comme la langue anglaise l'a été à un certain point de ma vie.» Mais il a aussi pris cette difficile décision de quitter périodiquement son pays pour des raisons de santé. La vie contre-nature de la ville l'a rendu malade. «À 45 ans, j'ai développé des problèmes de sommeil. Je dormais trois ou quatre heures par nuit. Je voulais déménager quelque part au bord de la mer...»

Contrairement au réflexe naturel de tout écrivain francophile, c'est donc loin de la côteuse et turbulente Paris qu'il a choisi de s'établir, loin aussi de «la neige, douce et pure», dont il parle pourtant avec tant de respect dans son premier roman.

«Je suis né dans la forêt, la campagne, au cœur de la nature, rappelle-t-il, alors que sa vie d'adulte canadien s'est conjuguée à la ville et à la gadou hivernale, qui a bien peu à voir avec l'hiver. «Le seul son avec lequel j'ai grandi était celui des vagues sur le lac, du vent dans les arbres. A ce moment-ci, je regarde les vagues de la Méditerranée... murmurer votre nom.» Et il éclate encore de son rire enchanteur...

Le Devoir

MOUTIER

SUITE DE LA PAGE F 1

su depuis le début habituer ses lecteurs: direct, tranché, un peu répétitif et bien conscient de ses effets. Une écriture encore traversée d'éclats de poésie urbaine, capable de faire entendre sa version des choses et toujours verbale à provoquer.

Le narrateur de Maxime-Olivier Moutier y alterne entre ses souvenirs d'adolescent fugueur ou suicidaire et la description de son quotidien de fonctionnaire, d'amoureux et de père de «famille nombreuse» — aujourd'hui, avouons-le, avoir deux enfants relève déjà de l'exploit. Entre des parents tous les deux nés en France, une mère coiffeuse («Techniquement, écrit-il, elle est folle»), un père «un brin bohème et délogé», peintre du dimanche sans ambition, et un grand frère délinquant, danseur nu cocaïnoman, le personnage central de ce «nouveau Moutier baigne dans la conscience parfaite de sa propre rédemption. Après des années de mal de vivre et d'inconfort amoureux, la vie semble lui sourire de toutes ses dents.

Romans «patchwork» plutôt décousu — à porter au compte de ses faiblesses —, *Les Trois Modes de conservation des viandes* prend aussi la forme d'une touchante tentative d'arrêter le temps, de nommer et de mettre le doigt sur le bonheur et la beauté, «tout cela qui nous tire chaque jour de la dépression». Car le temps passe. «Nous avons été», écrit-il, pour prendre la mesure de cette course quotidienne vers l'avant. Et pour ralentir, se mettre à l'abri de la petite famille, il aime se réfugier dans le sous-sol de son nouveau triplex, au milieu des boîtes et des outils, près de la fournaise qui diffuse sa chaleur rassurante et matricielle. Le témoin de la vie qui ronronne, une bulle de silence, le noyau dur de son petit culte familial.

Poétique de la servitude volontaire

Le narrateur ressent aussi parfois le besoin de s'évader au guidon de sa «mobyette infernale»: «J'aime la ville et je la dévore. Je suis un ver aux dents d'acier, qui entre dans les rues de la ville et qui les grignote.» Ce qui nous donne droit à un chapitre jubilatoire, peut-être l'un des

plus forts, qui permet de saisir en quelques pages toute la complexité du désir et la poésie de cette «servitude volontaire» que constitue le couple et — accessoirement — la famille.

«Il n'existe aucune raison logique et intelligente de faire des enfants, écrit-il. Mais quand je cherche une raison intelligente et logique de vivre, je n'en trouve pas non plus.» A près de 35 ans, comprend-on, Moutier a choisi son camp. Amoureux fou de la mère de ses enfants («ma femme», comme il l'écrit), il lui voue un culte dionysiaque et reconnaissant: «Elle a fait de moi un homme capable de se lever le matin avec le désir dévorant de s'engager dans la journée. Je ne dors presque plus et je peux travailler sans fatigue chaque jour de la semaine.»

«On ne cherche pas toujours là où il faut; on prend des chemins contraires à nos convictions puis, dix ans plus tard, on ouvre les yeux, on regarde le chemin parcouru dans ce contexte de post-modernité, on fait deux ou trois calculs et on termine la séance en admettant que, quand même, on est arrivé exactement là où l'on souhaitait arriver, malgré tous les efforts faits pour s'en éloigner, et que, quand même, c'est dingue la vie.»

Manifeste contre la dissolution du lien social? Plaidoyer pour une nouvelle éthique de l'engagement? Formule secrète et universelle du bonheur? Roman d'amour? Tout cela, sans doute, et plus encore. Mais s'il suffisait de faire des enfants et de vivre en couple pour connaître le bonheur, il y a fort à parier, depuis que le monde est monde, que la chose se saurait... Maxime-Olivier Moutier, malgré ses ambitions affichées de portée universelle (en abusant encore une fois du procédé de la narration au «vous»), ne nous livre ici que sa propre vérité. En cela, le psychanalyste n'aurait pas le romancier et le romancier ne leurre personne.

Collaborateur du Devoir

LES TROIS MODES DE CONSERVATION DES VIANDES

Maxime-Olivier Moutier
Marchand de feuilles
Montréal, 2006, 264 pages

VALENTIN,
FAIS-MOI...
LA LECTURE!

Librairie indépendante agréée
Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent Ouest
(450) 679-8211

Place des Arts Studio-théâtre
Le Studio Littéraire
Saison 2005-2006

8 février 2006
Paul Savoie lit *Tristano meurt*
d'Antonio Tabucchi

Tristano meurt est un monologue poignant dans lequel alternent les souvenirs et les considérations sur la fidélité, la trahison, l'héroïsme et la lâcheté, le mystère de la vie, plus âpre ici que celui de la mort.

Tarifs: 15 \$ par personne / 10 \$ étudiants
Studio-théâtre 19h30
Horaire complet: www.pda.qc.ca

Billetterie: (514) 942-2112 / 1 866 942-2112 / www.pda.qc.ca

FAITES UN DON DE LIVRES

Prolongez la vie utile de certains de vos livres en les envoyant dans le Sud. Ils seront logés dans des bibliothèques scolaires, universitaires ou de quartier.

Nous accueillons tous genres d'ouvrages et du matériel scolaire, informatique et bureautique. Remerciements anticipés.

Carrefour international de solidarité jeunesse (CISJ)
Tél.: 514-648-8943
Fax: 514-648-0238
Courriel: ldamc@hotmail.com

PROGRAMMES ÉDUCATIFS
METROPOLIS BLEU

Des activités littéraires adaptées à chaque âge, répondant à vos besoins: ateliers de création littéraire et de lecture, rencontres et échanges avec des écrivains et des artistes reconnus.

À Montréal et en régions (par Internet)
Du primaire au cégep
En français et en anglais

Programmes proposés

- **Peur bleue:** spectacle de conte à l'Halloween (primaire)
- **Festival des enfants:** rencontres au Festival avec des écrivains jeunesse (primaire)
- **Touche pas à ma planche!** ateliers de bandes dessinées sur l'intimidation (secondaire)
- **Jeux de mots:** concours d'écriture de lipogrammes (secondaire)
- **Programme littéraire étudiant:** rencontres et ateliers de création littéraire en petits groupes (secondaire et cégep)
- **Télélittérature, Le Québec bouquine, Québec Roots et À livre ouvert, auteurs en direct:** ateliers et projets par Internet pour les jeunes des régions éloignées (primaire et secondaire)

Info/inscription
Maïté de Hemptinne,
coordonnatrice
des programmes éducatifs
téléphone:
(514) 932-1112 p. 30
courriel:
maite.dehemptinne@blue-met-bleu.com

Bell Québec
Canada
CPF Canadian Parents for French

www.blue-met-bleu.com

causerie avec
Jacques Hébert &
Louise Portal

le dimanche 12 février de 14h00 à 15h30
Réservations 337-4088 poste 213

Librairie Monet
2752, de Salaberry Galeries Normandie
Montréal, Qc H3M 1L3
(514) 337-4083 www.LibrairieMonet.com

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Alain Médam
Ce que la musique donne à entendre
À propos du plaisir de l'écoute

ALAIN MÉDAM
Ce que la musique donne à entendre
À propos du plaisir de l'écoute

Liber
180 pages, 22 dollars

LITTÉRATURE

DOCUMENTS

Chuchotement



Suzanne Giguère

D' où revient-on quand on revient à la vie? Le 10 juillet 2004, Jean-François Beauchemin sombre dans le coma. Il en émerge cinq jours plus tard. Le souvenir de ce fatidique été 2004 pulse *La Fabrication de l'aube*. Tout dans ce récit autobiographique — sorte de cartographie intérieure — est murmuré: le chagrin, la joie, la pensée, le souvenir, la conscience aiguë de la mort. Ce livre chuchoté ne raconte pas les détails de la maladie. Il montre plutôt comment cette expérience limitée a permis au romancier d'avancer dans son propre questionnement.

L'écriture devient le théâtre du rêve et de l'ombre. Au bout de la grande nuit muette, le romancier entrevoit la beauté somptueuse des choses. Cela donne un livre discret, lucide, tendre, lumineux.

L'amour amiral

«La lumière blanche du petit jour, inondant alors soudainement les murs, demeurera à jamais pour moi parmi les trois ou quatre choses les plus touchantes que j'ai vues sur cette terre». La joie ardente exprimée en une phrase. Pour le narrateur, cesse la mort et commence le travail de revivre. Enfermé dans une nappe de brouillards et de lenteurs, l'homme est seul, «sa souffrance le séquestre». Une sorte de dépossession. La souffrance appelle le courage «qui s'épanouit ou se flétrit selon les jours». Le survivant se faufile à certaines heures dans l'étroit tunnel de sa vie intérieure. Ces fugues, «ces hémorragies de conscience» comme il les nomme, l'aident à s'affranchir de sa blessure, à remonter vers la lumière.

Sur une bande passante sensorielle apparaissent les heures victorieuses de l'enfance, les empreintes affectives de ses parents, de ses frères et de sa sœur, l'étroite relation entre le narrateur et sa chienne, l'amour amiral, souverain, de sa compagne. «Tu entras dans la chambre, déguisant ta peine en nuée d'oiseaux [...]. Je n'aurai vaincu la mort que par le chant de ton visage penché sur le mien [...]. Quand tu repartais, j'étais prêt à vivre un jour de plus.»

Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik appelle «auteurs de résilience» cette fabrication d'images heureuses, ces représentations d'une vie affective à la fois dense, grave, rieuse, délicate, pleine de gaietés minuscules sur lesquelles s'appuie le narrateur. Du latin «resalire» (re-sauter), la notion de résilience définit la capacité humaine de pouvoir surmonter, à certaines conditions, les pires traumatismes psychiques et les plus graves blessures émotionnelles.

Le narrateur vient illustrer ce pouvoir de résilience par l'histoire d'un artiste-peintre, survivant des camps nazis. Pour résister aux assauts répétés de ses tortionnaires, l'artiste créa en pensée quelque cinquante paysages de sa Pologne natale, dominés par des ciels virginaux et lumineux, des villes fluides. Toutes ces beautés, logées dans l'esprit de cet homme broyé, se matérialiseront des années plus tard, lors d'une exposition. Comment une nuit peut-elle devenir lumière, éclat, scintillement? Boris Cyrulnik a cette formule puissante pour décrire cela: «Quiconque a côtoyé la mort est condamné à la poésie.»

Après cinq mois, le narrateur ouvre le tiroir de sa table de chevet, trace ses premiers mots. «Il fallait, pour en entendre la petite musique, attendre que la joie revienne.» Il lui reste à relever le vrai défi d'insuffler la vie à la sculpture de mots. «Ce que je ressens sur le seuil d'une nouvelle phrase tient donc davantage du tourment, de ce trouble un peu houleux annonçant une ébriété éphémère et toujours imparfaite.»

Il y a, dans le travail de l'écrivain, quelque chose qui précède la conscience et qu'un processus plus ancien organise. Le narrateur réfléchit au jaillissement si souvent déroutant des mots: «[...] les mots dorment. Je renonce alors, cesse ma rêverie et m'en vais faire un tour. C'est habituellement à ce moment que les mots arrivent, comme franchissant inopinément quelque passerelle secrète.»

L'idée de l'éternité

Une certaine enfance s'est terminée dans le sillage de ces moments critiques. Dorénavant, le narrateur regarde d'un autre œil ce monde où «le travail, l'argent, la rivalité et les lois de la propriété privée sont auréolés de tant de prestige». Il se distancie du bourdonnement affairé de ses contemporains, de la lourdeur du monde, de son agitation un peu vaine.

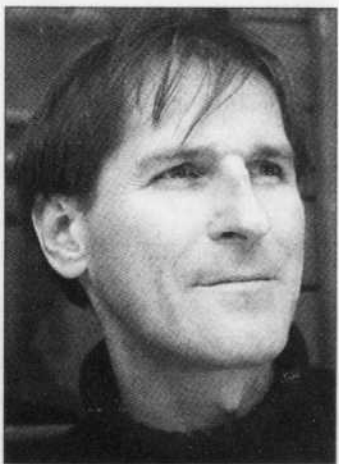
Au terme de ce voyage au bout de la nuit, il se dit athée, avec la certitude de son appartenance au néant. Néanmoins, il affirme qu'il «aime comme jamais cette image du Christ, figure mythique de tous les hommes, portant une croix, tombant, puis se relevant et marchant vers une vie autre». Jean-François Beauchemin est un chercheur d'espérance. Il voit les arbres, les montagnes et les grattes-ciel comme autant d'échelles qui lui permettent de toucher du doigt l'idée de l'éternité. «Ainsi, le ciel, son ampleur et sa constance me suggèrent que quelque part, ou de quelque façon, existait une forme de permanence où les choses du temps qui passe n'avaient plus cours.»

On ne guérit pas, on ne reprend pas à la mort ce qu'elle a voulu nous arracher, sans maintenir en soi un feu, une sorte d'ardeur contenue. Avec *La Fabrication de l'aube*, l'auteur saisit avec un étonnement ému «le mystère de la beauté des choses». Dans un livre aux accents poétiques, écrit simplement, avec tendresse et parfois même avec humour.

Lauréat du prix France-Québec/Jean-Hamelin pour *Le Jour des corneilles* (Allusifs), Jean-François Beauchemin signe ici son septième roman.

LA FABRICATION DE L'AUBE

Jean-François Beauchemin
Québec Amérique
Montréal, 2006, 120 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-François Beauchemin

L'unité de Riopelle

MICHEL LAPIERRE

«Nos sympathies sont avec les cannibales qui appréhendent les missionnaires aux petits pois.» Il fallait être à la fois loufoque et effronté pour déclarer une chose pareille dans la lettre ouverte qu'a publiée, le 20 novembre 1948, un journal alors très catholique et très austère: *Le Devoir*.

Même Paul-Émile Borduas, qui venait de publier le *Refus global*, ne serait pas allé aussi loin. Voici les signataires de cette lettre: Jean-Paul Riopelle, sa femme Françoise Lespérance, Maurice Perron, Madeleine Arbour et Pierre Gauvreau.

Ils répliquaient à Gérard Pelletier, détracteur du *Refus global* et futur ministre libéral à Ottawa. Ce journaliste du *Devoir* a écrit: «Nous n'acceptons pas la règle de l'instinct parce que nous croyons au péché.»

Parmi les signataires de la lettre et même parmi tous les automatistes, c'est Riopelle qui incarne le mieux la désinvolture absolue et la douce folie nihiliste. Les dix-sept encres sur papier et sans titre de 1946 que renferme *Le Carnet de Riopelle*, commenté par Marie Roberge, nous en apportent une nouvelle preuve éclatante.

Ce carnet, le peintre en a fait don à la commentatrice en 1986. À l'époque, Riopelle entretenait avec elle une liaison amoureuse. Artiste elle-même, Marie Roberge décrit avec fraîcheur et sensibilité des foisonnements d'encres noire, sépia, carmin, parfois outremer, qui, par l'assurance du visionnaire, le «geste nerveux» et la «force vitale», annoncent les célèbres huiles sur toile des années cinquante.

Ces encres ne sont ni aussi



Bronze de Riopelle jeune, par Pierre Bourgaud.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

denses ni aussi colorées que ces dernières, qui, en regorgeant d'éléments juxtaposés, ont un tel relief et une telle puissance d'expansion qu'elles semblent aller jusqu'à nous. Mais elles expriment avec la même intensité ce que Riopelle a toujours défini comme sa seule source d'inspiration: la nature. Dans sa noble naïveté, Marie Roberge a peut-être senti cela mieux que quiconque.

Elle a su enlever la barrière trompeuse qui, à cause de nombreux critiques, séparait dans l'œuvre de Riopelle la période dite abstraite, judicieusement célébrée, de la période dite figurative,

phase postérieure souvent sous-estimée. Les fameuses oies sauvages qui caractérisent les tableaux tardifs des années quatre-vingt-dix, Marie Roberge en a décelé la convaincante préfiguration dans une des encres, en apparence abstraites, de 1946.

Indirectement, elle souligne la grande unité de l'œuvre de Riopelle. Le peintre québécois a trouvé la confirmation de son intuition globale dans *Van Gogh ou le suicide de la société*, d'Antoine Artaud, poète aussi illuminé que blasphémateur qu'il avait rencontré à Paris en 1947. Selon Artaud, Van Gogh, dont Riopelle

suivra les traces, se distingue des autres peintres par une «représentation exclusive de la nature» d'où il fait «jaillir une force tourmente».

Aussi, les lettres publiées dans *Le Devoir* les 13 et 20 novembre 1948, dont Riopelle est l'un des signataires, nous éclairent-elles. L'une fait allusion à Artaud, l'autre reflète la cocasserie sublimée de ce poète imprécateur.

LE CARNET DE RIOPELLE

Marie Roberge
Lancôt
Montréal, 2005, 64 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Trois Grâces

CHRISTIAN DESMEULES

Dans la mythologie grecque, les Charites (devenues Grâces sous les Romains) sont des déesses qui personnifient la vie dans toute sa plénitude, l'incarnation du désir, du jeu, de la vie intense et festive. Filles de Zeus, selon Hésiode, elles sont au nombre de trois et personnifient chacune une vertu: allégresse, abondance et splendeur.

Une petite huile sur bois de Raphaël, aujourd'hui conservée au Musée Condé du château de Chantilly, nous montre ainsi trois jeunes femmes nues, enveloppées à la mode du XVI^e siècle, tenant chacune une pomme dans une main.

Dans la version de Marie-Pascale Huglo, ce sont trois amies de seize ou dix-sept ans, un trio harmonieux de lycéennes jeunes et

enjouées (surnommées les trois Grâces par leur professeur de latin), qui doivent participer à un stage d'archéologie de deux jours au milieu des ruines d'un château de la fin du XVIII^e siècle. Chacune des trois adolescentes, Astrid, Marie-Laure et la narratrice, se décompose entre Garce, Grasse et Grâce, selon des proportions tour à tour fuyantes ou bien dosées. «Nous rions beaucoup, l'avenir reste informe, immense, fumeux.»

Et à ce récit adolescent se greffe l'histoire de la construction du château de C., celle d'une jeune et jolie marquise mal mariée ainsi que celle d'une mystérieuse fontaine disparue. Une légende auréolée de désir et d'inquiétudes. «L'excursion au château révélait en moi un désir d'aventure mal défini, dont j'aurais voulu rendre Astrid et Marie-Laure complices. Je ne leur disais rien des samedis après-midi passés à la biblio-

thèque municipale en compagnie des deux marquises. Je ne racontais pas mes trainasseries sur le chemin de halage qui suivait docilement la ligne du fleuve. Des enclaves indiscrètes aux herbes froissées surgissaient des fantômes d'amours, dont les traces saccageuses me faisaient rêver, m'inquiétaient un peu.»

Née à Amiens en 1961, Marie-Pascale Huglo enseigne la littérature contemporaine et la création littéraire au département d'études françaises de l'Université de Montréal. Après deux romans (*Saut de puce* et *Rap à Cambridge*, Gallimard, 1997 et 1999) et deux recueils de nouvelles (*Revers et Peaux*, L'Instant même, 1998 et 2002), *Mineures* est en quelque sorte la chronique d'une mort annoncée. Car, à la différence des déesses du mythe, la grâce n'y est pas éternelle. Elle n'est qu'un souvenir. Malgré un thème artistique

qui pourrait sembler rigide, *Mineures* prend la forme modulable d'une invention, d'un commentaire ou d'une histoire apocryphe.

Avec la vivacité qui caractérise un certain esprit XVIII^e siècle, au moyen d'une langue qui se fait à la fois souple et corsetée, Marie-Pascale Huglo parvient à y exprimer de manière plutôt originale l'instant fugitif qui précède — tandis qu'il croit déjà en deviner toute l'horreur et la beauté — le passage inévitable à l'âge adulte. «Ce qui rassemble aujourd'hui dissémine demain, on ne le sait qu'après, ce pourquoi les Grâces sont si poignantes.»

Collaborateur du Devoir

MINEURES

Marie-Pascale Huglo
L'Instant même
Québec, 2005, 122 pages

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jean A. Nisole

Rencontres d'un Occidental avec le zen



96 pages, 15 dollars

Un météore éblouissant, le livre d'une vie.



«Il est très difficile aujourd'hui d'écrire au premier degré et de la laisser comme ça. Il y a une exception somptueuse: *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza. Un grand, un magnifique roman.»
Nancy Huston

L'art de la joie
Goliarda Sapienza
Éditions Viviane Hamy
650 pages — 44,95 \$

ÉDITIONS Viviane Hamy

Romanichels

XYZ éditeur



Réginald Martel

★★★★★
La Presse

Andrée Laberge a écrit une œuvre comme il n'en paraît que quelques-unes par décennie.

Andrée Laberge
La rivière du loup

roman • 248 p., 25 \$

XYZ éditeur • 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

Cinquante terrains de football par jour



Louis Hamelin

Un jour de l'été 2003, j'ai vu le ministre délégué aux Forêts, Pierre Corbeil, jouer les super-pompiers sur la réserve amérindienne d'Opitciwan, au nord du réservoir Gouin. Son hélicoptère venait de se poser près du terrain de balte et, assis devant 400 personnes au centre communautaire, il s'efforçait d'éteindre un début de rébellion forestière en prêtant une oreille placide aux doléances historiques du peuple atikamekw. On sentait de l'électricité dans l'air. Les jeunes lançaient des ultimatum. Le chef de bande avait le pied sur le frein. A la fin, tous ont dû se contenter de l'hypothétique table de concertation promise par le ministre que son hélico attendait. Au cours du dernier siècle, la réserve d'Opitciwan a été démantelée et déplacée deux ou trois fois pour faire place à de grands projets hydroélectriques. Ces gens en connaissent un bout sur l'art de noyer le poisson. Accueilli par le drapeau des Warriors à son arrivée, Corbeil était payé pour éteindre le feu et avait fait le travail. De toute beauté.

L'année suivante, la forêt continuait de tomber au rythme de 50 terrains de football par jour au nord d'Opitciwan et la violence a explosé sur la réserve: fusillade mortelle entre deux frères, terreur adolescente, effectifs de la police autochtone réduits à zéro pour cause de burn-out collectif, tuelle. Des policiers blancs patrouillaient maintenant les rues dans une ambiance rappelant la bande de Gaza. Je lisais ce refrain connu dans mon journal du matin et je repen-

sais à la belle colère de l'été précédent à la table de concertation hélicoptère du ministre Corbeil, aux 50 terrains de football de la compagnie Barrette-Chapais (il faut avoir parcouru les 200 kilomètres qui séparent Opitciwan de la civilisation pour savoir la quantité de vide incroyable que ces coupes peuvent représenter...) et à la réaction toujours aussi pacifique des Atikamekw qui rencontrent sur leur che-

min cette machinerie occupée à dévaster systématiquement leurs territoires ancestraux. «Violence mal employée» est l'expression qui m'est venue à l'esprit. Un livre, *Saisons atikamekw*, de Line Rainville, m'a ramené là-bas cet hiver. (Oui, c'était bien l'hiver, la saison que les Atikamekw, qui en distinguent six, réservent à la pêche sur la glace, et non ce pré-hiver au cours duquel, nous apprend l'auteur, il est davantage de mise de trapper le castor.) Et pas seulement là-bas mais aussi au chic Scarpino de La Tuque, à Oscalaneo et à Clova, lieux de mémoire et de menaces, d'anciennes aventures et de souvenirs toujours plus vivants, en plein cœur, autrement dit, de ce territoire mythique aujourd'hui encerclé d'usines de sciage et criblé de routes forestières, véritable pays intérieur qui s'étend de Chibougamau à Mont-Laurier et qui chevauche l'Abitibi et la Haute-Mauricie. Le livre de Line Rainville commence en quelque sorte là où j'ai terminé mon anecdote: travailleuse sociale en mission, narratrice du roman, Laurie débarque à Opitciwan avec mandat d'évaluer l'impact de la violence à Opitciwan. Vaste programme...

Et je ne crois pas que ce soit faire injure à l'auteur de signaler ici que son ouvrage appartient à cette catégorie de romans qui relèvent davantage du témoignage que de la littérature proprement dite. N'allez pas tourner ces pages à la recherche d'une voix sin-

gulière, d'un style neuf capable de découper le monde différemment ou d'un de ces moments de grâce à la faveur desquels l'écriture devenue soudain transparente laisse affleurer l'essence de la condition humaine. Pourtant, l'histoire qu'elle nous raconte est éternelle: l'amour qui transcende les cultures et les races, toujours aussi impossible à la fin. C'est Jack Monoloy vu par les yeux de la Blanche et encombré, hélas, de soupirs faciles, de notations inutiles, de clichés parfois inévitables et d'émotions convenues. Laurie, un jour, a suivi et épousé un de ces Amérindiens dont elle doit aujourd'hui, avec toute la rigueur scientifique qui s'impose, juger les comportements. C'est le récit d'un déchirement dont le Québec comme nation porte encore la trace, en même temps que le rappel bienvenu d'une vérité qui se fait parfois jour en nous, sans que nous ressentions pour autant le besoin de l'éprouver: si on ne choisit pas sa famille, on peut au moins choisir sa patrie. Oui. Mais alors, à nos risques et périls: «Je me suis écroulée avec mes amis devant les suicides trop fréquents d'un frère, d'une sœur, d'un cousin, d'un neveu ou d'une nièce. J'ai vu les hommes frissonner de détresse devant les coupes à blanc de l'Institut canadien des urbanistes (sic!), j'ai tremblé de la terreur viscérale de ce peuple de chasseurs quand vrombissait l'incendie qui chasse le gibier de leur territoire. J'ai vu la faiblesse de l'Indien devant l'Alcool et ses ravages. J'ai escorté des cortèges funèbres jusqu'au cimetière où j'ai regretté avec eux le départ de leurs aînés. J'aime de tout mon cœur ce peuple que je considère encore comme le mien.»

Quand on songe au racisme endémique dont les petites explosions locales font parfois frémir les pages de nos journaux et aussi à cette belle époque où, pour être un artiste engagé, il suffit d'insérer quelques vocalises de Florent Vollant dans deux ou

trois chansons, on peut trouver l'affirmation de Laurie courageuse, et elle l'est. Le livre de Line Rainville, par ailleurs, fourmille d'observations instructives et de descriptions pertinentes et gagne à être lu comme le journal de terrain d'une sociologue ayant payé de sa personne. Penché sur la neige, «Paul [suit] avec une attention maniaque les épisodes des acteurs invisibles peuplant ces bois». «Comme les siens, il ne trouvait aucune gratification à remporter une victoire verbale, interprétant cette conduite comme de la fatuité.» Difficile de parler des Amérindiens sans s'enfarger ici et là dans le catalogue de l'éternel Bon Sauvage, et pourtant. Il faut, comme Rainville, s'y risquer parfois, sinon nous finirons par oublier que les clichés, avant d'être usés par la répétition, furent des vérités. Ainsi, la profonde modestie qui est un trait de la plupart des cultures autochtones n'a rien de l'invention d'une quelconque *Indian lover*: elle renvoie à la conscience de n'être qu'un des infimes éléments interreliés d'un système d'une complexité et d'une douceur infinies. Ça crée des liens. «Le soir, au motel, blotti sur un lit impersonnel, il avait pleuré, seul dans son coin, sur le sort des animaux.» Ils sont comme ça, c'est vrai: un peu naïfs devant la langue de bois des fonctionnaires du ministre des Forêts. Et pour Laurie, qui «aspire à un amour sans conflit dans une culture hybride», c'est plutôt mal parti. Mais curieusement, l'ex-mari atikamekw parti en guerre contre les coupes à blanc voit le livre s'achever sur une note positive pour lui: «On lui a même offert de participer aux négociations sur l'exploitation forestière.» De toute beauté, comme dirait monsieur le ministre...

Collaborateur du Devoir

SAISONS ATKAMEKW

Line Rainville
Septentrion
Sillery, 2005, 355 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Le monde cinéma

HUGUES CORRIVEAU

On est souvent pris d'inquiétude quand on ouvre un nouveau livre de Jean-Paul Daoust, comme c'est souvent le cas aussi avec les recueils de Claude Beausoleil, car ces auteurs nous proposent parfois des œuvres mal revues, un peu bâclées, faites, dirait-on, à la va-vite. Or, avec son *Cinéma gris*, Jean-Paul Daoust nous offre un livre, sinon sans faille, du moins plus achevé, mûri et sobre, sans les strass et les paillettes qui souvent décorent avec joliesse ses œuvres les plus légères. «L'œuvre du cœur / mérite le poème», et c'est tant mieux, et c'est à cela que s'attarde le poète en regardant la tranquille mouvance du corps aimé, «l'oiseau toujours vivant dans la gueule du chat» ou «la vie et son chaos pluriel». En somme, Jean-Paul Daoust nous expose une vision assez peu souriante de l'immédiat, de la proximité des êtres. Une inquiétude couve ici sous la tension du regard, face à la mort. Ce poète a beaucoup parlé de l'éphémère, mais cette fois son accent est presque tragique, comme si la vulnérabilité du monde qu'il touche allait s'abîmer, puisque «l'écrivain meurt la tête pleine de livres inachevés». Cette radicale affirmation donne sa couleur aux propos doux-amers des poèmes, frôlés qu'ils sont par la tristesse fragmentaire du bonheur d'être. Il faut alors déchiffrer le vivant car «les mots gravés seront des runes / cicatrices sur la pierre».

Livre phare

Mais qu'est-il, au juste, ce *Cinéma gris* que regardé avec avidité un poète fragilisé, sinon «fenêtre intime d'une époque / journal écrit dans la démence des signes / évangile pour ces temps où l'humain se pense / au pinacle d'une solitude stérile / le poème sera sa dernière prière». Convenons que Jean-Paul Daoust ne nous a pas habitués à un tel sérieux, à un regard si radical sur l'actualité du monde. N'oublions pas qu'ici «l'ombre sert à voir / si les couleurs

sont authentiques», car le poète provoque cette confrontation avec le nucléaire, le regardé, le monde de l'œil qui fouisse au plus creux la vérité des chants actuels. «L'écriture gèle comme une drogue dure» quand on lui confie la tâche d'être le scalpel qui ouvre la plaie jusqu'au sang. «Je n'ai jamais été heureux», nous confie-t-il, «les poèmes n'y peuvent rien / les amours une manière opérée de meubler / les labyrinthes de l'enfance maudite». On trouve dans ces lignes non pas la grisaille du temps, mais le gris réel de la terre ou de la tombe, le gris sous-jacent de la lucidité. Peut-être aurait-on aimé ne pas rencontrer, çà et là, quelques scories du genre: les «bourreaux de la solitude», «la loupe de ta nudité» ou «le sablier de ta lecture», mais ce serait faire offense à ce recueil que de s'y attarder trop.

L'œil noir

Puisque «les vies explosent d'elles-mêmes / alors à quoi bon encenser l'autel des tourments», et c'est à cause de cette clairvoyance réclamée par le poète que ce recueil ne bascule pas dans le désespoir. Sa force tient dans ce que les poèmes ont été ciselés dans une forme rigoureuse, alors que chaque page propose deux quintils, ces strophes de cinq vers, inéluctables dans leur identité. Cette netteté est à l'image du propos du poète qui tient à l'asseoir sur une solidité récurrente, en une sorte de formule incantatoire qui empêche le désenchantement. Fort beau recueil que celui-ci, qu'on n'attendait pas de la part d'un poète si souvent associé à la légèreté clinquante.

Collaborateur du Devoir

CINÉMA GRIS

Jean-Paul Daoust
Triptyque
Montréal, 2006, 76 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Stefan Zweig et la correspondance

Gilles Archambault

Pourquoi le cacher, ni le théâtre ni les œuvres de fiction romanesque de Stefan Zweig ne me paraissent être d'un grand intérêt. Peut-être ai-je tort. Je serais sûrement dans l'erreur si j'avais le même sentiment au sujet de sa correspondance.

Le Livre de poche nous offre, dans la collection «Biblio», deux forts volumes qui proposent un choix de lettres allant de 1897 à 1931. On sait que l'auteur devait s'enlever la vie en 1942 au Brésil. Il avait 60 ans.

Fils d'un riche industriel juif, Zweig a connu très tôt l'aisance. Il peut voyager à son aise, étudier à l'étranger, s'amuser comme bon lui semble. Les premières lettres, qui nous montrent un jeune intellectuel qui tente avec succès de se tailler une place dans le monde de l'édition viennoise, n'ont qu'un intérêt relatif. Il faut attendre la découverte qu'il fait du poète belge Emile Verhaeren pour être convaincu de sa sagacité. Mais alors, quel contentement! Zweig est un lecteur généreux, il sait s'effacer devant une œuvre qu'il admire.

La rencontre qui bouleversera sa vie sera celle de Romain Rolland. Il lui destinera plusieurs missives, toujours en français, et

il ne tarde pas à lui avouer, le 3 mars 1918, que «si je perdais tout et que vous me restiez, je serais content». La Première Guerre mondiale rapprochera les deux hommes, unis par l'idée qu'ils se font du pacifisme.

Humanité

L'auteur d'*Amok* correspond également avec Rilke, Hermann Hesse, Freud, Gorki. Même lorsqu'il s'entretient avec des auteurs qui nous sont inconnus, son approche faite d'humanisme et de compassion nous touche. Il y a également toutes ces années cruciales pour l'histoire de l'humanité qui défilent devant nous. La montée de l'esprit guerrier en Allemagne dans les années qui ont précédé la Première Guerre mondiale, la catastrophe qui a suivi, tout cela vit devant nous. Zweig est rarement naïf. En mai 1921, il écrit à Hermann Bahr, dramaturge autrichien: «N'allez pas croire que j'ai foi en une amélioration prochaine de l'humanité, ce visqueux monstre aux mille têtes.»

Tout bourgeois qu'il est, Zweig se défie de la primauté de l'argent. A son ami, Victor Fleischer, il donne l'avis suivant: «Toi qui veux être libre, tu peux t'installer comme un vrai bourgeois, mais pour qui?» Il ajoute qu'il préfère les petits appartements et précise qu'en voyage il fuit les grands palaces.

Bref, on entre dans la vie d'un grand intellectuel, dont la vaste culture n'empêchait pas l'humanité. Dès 1926, il prend ses distances par rapport à l'internationalisme. «L'internationalisme était pour moi une sorte de religion tant qu'il était interdit, tant que c'était un christianisme des catacombes.» Devenu cosmopolitisme, l'internationalisme lui paraît inutile.

A Martin Buber, il confesse les limites de sa judaïcité. Ainsi, la création projetée de l'État d'Israël lui paraît être un danger. La diaspora, de préférence à la mise sur pied d'un nouveau nationalisme, qui devra nécessairement s'accompagner de l'instauration d'une armée, d'une politique étatiste.

On aura compris que cette correspondance est passionnante à plus d'un titre. L'amateur d'histoire, le féru de littérature, le lecteur attiré par la vie d'un écrivain doublé d'un intellectuel de haut vol, tous y trouveront leur miel.

Collaborateur du Devoir

CORRESPONDANCE
1897-1919CORRESPONDANCE
1920-1931Stefan Zweig
Livre de poche, coll. «Biblio»
Paris, 2005, 472 pages
et 474 pages

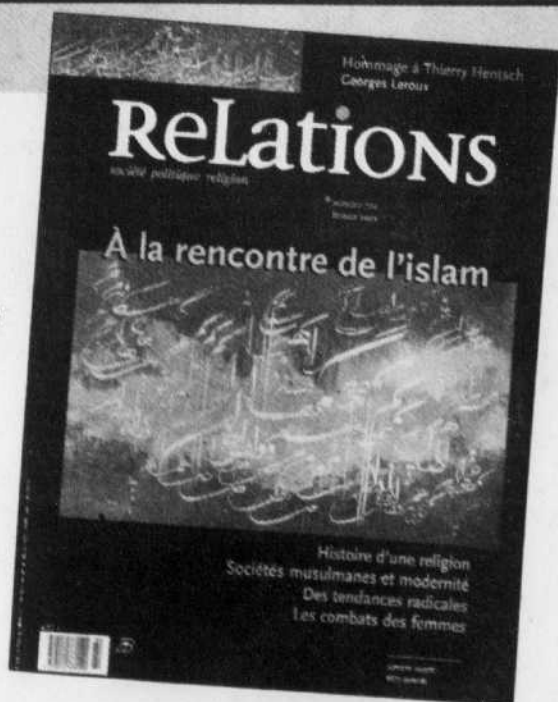
vient de paraître

Dossier

À la rencontre de l'islam

Histoire d'une religion
Sociétés musulmanes et modernité
Des tendances radicales
Les combats des femmesNUMÉRO 706
JANVIER-FÉVRIER 2006

www.revuerelements.qc.ca



Dans le prolongement de notre dossier, vous êtes invités à une Soirée Relations portant sur des visages méconnus de l'islam: les femmes parmi les nouveaux penseurs de l'islam; la non-violence et l'islam; un «théologien de la libération», Mahmoud Taha; le souci écologique dans le monde musulman.

Avec la participation de:

Osire Glacier, Amir Maasoumi,
Jean-René Milot et Richard Foltz.Lundi 6 février 2006, à 19 h
au 25, Jarry Ouest, Montréal (métro Jarry ou de Castelnau)
Contribution volontaire: \$Renseignements: <www.revuerelements.qc.ca>
ou contacter Jean-Claude Ravet: (514) 387-2541 /
jcravet.relations@cfj.qc.ca

Martin Page

Martin PAGE
On s'habitue aux fins du monde«[un] humour qui fait mouche sans jamais évacuer la profondeur ni la gravité. [...] [un] livre exquis.»
Tristan Malavoy-Racine, *Voir*«[...] Page a de l'humour, de la fantaisie et n'est pas assimilable à ces auteurs trash à la Houellebecq.»
Aleksi K. Lepage, *La Presse*«[...] une œuvre dense, émouvante, le genre de livre dont on discute entre amis.»
Hélène Simard, *Le Libraire*☆☆☆☆
Valérie Lessard, *Le Droit*On s'habitue aux fins du monde
le dilettante — 38,95 \$«[...] un texte rigolo et tout en dérision qui démontre que l'intelligence n'épargne de rien.»
Josée Blanchette, *Le Devoir*Comment je suis devenu stupide
J'ai lu — 8,95 \$

Flammarion

ABONNEZ-VOUS

Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$

À l'étranger (un an): 45 \$

Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)

Abonnement de soutien: 100 \$

Par téléphone: (514) 387-2541

Par courriel: relations@cfj.qc.ca

Par la poste: Relations

25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6EN VENTE DANS
LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES
4,95 \$ + TAXES

ESSAIS

GÉOGRAPHIE

Renaissance des frontières

MICHEL LAPIERRE

Lorsque, vêtu de préférence d'une combinaison bien chaude, on se baigne près de la rive dans la baie d'Ungava, est-on encore au Québec? Le gouvernement fédéral a décidé en 1912 que la frontière septentrionale de la province se trouve «à la rive». L'ennui, c'est qu'à cause des très hautes marées la frontière semble avoir la bougeotte. L'éminent géographe québécois Henri Dorion affirme qu'il s'agit d'«une des frontières les plus originales de la planète». Elle lui sert d'exemple pour enrichir un solide exposé qu'il n'a pas craint d'intituler *Éloge de la frontière*.

Dans ce petit livre de la collection «Les Grandes Conférences», Dorion s'efforce de démontrer qu'à l'âge de la mondialisation le concept de frontière est devenu si souple et si vivant

qu'on ne peut plus définir le canon comme suit: «Instrument utilisé dans la rectification des frontières nationales». Selon lui, les statiques «frontières de séparation» devraient se transformer en dynamiques «frontières de contact».

Perspicace, le géographe réhabilite la frontière pour mieux décrire une fausse mondialisation hostile à la diversité culturelle. Les échanges véritables entre les nations ne supposent-ils pas la complémentarité des nations? Pour assurer cette complémentarité, les frontières ne restent-elles pas nécessaires, d'autant plus qu'elles pourraient désormais s'humaniser?

ÉLOGE DE LA FRONTIÈRE

Henri Dorion
Fides / Musée de la civilisation
Montréal / Québec, 2006,
56 pages



Louis Cornéliier

Sociologue et professeur de philosophie, Pierre Mouterde est un militant engagé dans la lutte contre le néolibéralisme. En 2002, il publiait deux ouvrages énergiques qui s'inscrivaient dans ce mouvement. *ADQ: voie sans issue*, écrit en collaboration avec Jean-Claude St-Onge, critiquait sans ménagement l'idéologie des troupes de Mario Dumont et *Quand l'utopie ne désarme pas - Les pratiques alternatives de la gauche latino-américaine* explorait avec empathie les tentatives de recomposition de la gauche du sud du continent. Avec *Repenser l'action politique de gauche*, Mouterde poursuit dans la même veine, mais dans un registre nettement plus savant. Essai de philosophie politique, cet ouvrage ambitieux entend, selon les mots du préfacier François Houtart, jeter les bases de «la reconstruction d'une cohérence intellectuelle» dans les rangs de la gauche et, pour ce faire, propose une «critique rationnelle» de l'héritage de cette famille politique, de même qu'une analyse de la conjoncture actuelle.

Notre époque, constate Mouterde, est caractérisée par un néolibéralisme conquérant contesté par des oppositions collectives fragmentées et incertaines. La volonté de changer cet état de fait existe bel et bien (manifestations antimondialisation, luttes de guérilla armée dans les pays en développement, grèves multiples et action communautaire au quotidien) mais elle bute sur «l'absence de point de repère véritable» et finit trop souvent par se réfugier dans un moralisme inoffensif. Ce dernier vient ainsi remplir le vide laissé par l'absence de perspectives politiques stimulantes, seules à même, pourtant, d'incarner les objectifs de la gauche. Comment, dans ces conditions, redonner des lettres de noblesse à l'action politique, aujourd'hui dévalorisée? Tel est, selon Mouterde, le vrai défi de l'actuelle gauche débousoyée.

Les trois «mouvements sociopolitiques antisystémiques» qui ont animé le XX^e siècle — le communisme, la social-démocratie et le mouvement national-populiste de type décolonisateur — ont certes produit quelques fruits valables, mais ils ont aussi occasionné plusieurs désillusions qui ont contribué, à leurs façons, à faire le lit du fatalisme néolibéral. La dévalorisation du politique qui a résulté de ce processus s'accompagne aujourd'hui de tendances idéologiques qui rejettent la philosophie de l'émancipation propre à la

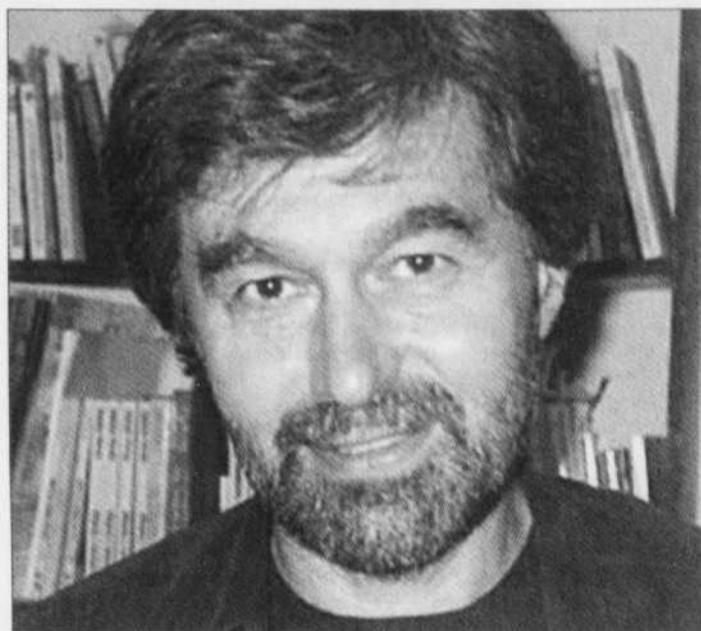
gauche occidentale. Mouterde mentionne à cet égard l'engouement pour la sagesse individuelle qui méprise l'action collective et «évitte la question de la transformation du réel» ainsi que l'idéologie de l'individu rebelle à la Michel Onfray, qui donne bonne conscience mais abandonne à leur sort les «multitudes prolétariennes». Dans sa version plus extrême, cette dévalorisation du politique peut aussi devenir la cause de tous les intégrismes.

Retournant aux racines grecques et judéo-chrétiennes de cette philosophie de l'émancipation dont il se fait le défenseur, Mouterde rappelle les deux «possibles» qui la fondent — «ceux d'une libération historique et d'une action humaine émancipatrice» — et propose de renouer, en ce sens, avec une approche sociohistorique seule capable d'«unir, dans un même combat, lutte pour le bien-être et pour le redéploiement de nos facultés de sujets, au travers de la recherche de sens».

Une autre dimension de l'histoire

Et ce qui donne sens, justement, à l'action politique de gauche, c'est un rapport à l'histoire vécu en fonction des temps présents sur le mode de la responsabilité militante. Critique de l'historicisme hégélien et, dans une certaine mesure, de sa version marxiste, Mouterde s'inspire de Walter Benjamin pour mettre en avant une autre dimension de l'histoire: «Plutôt qu'une lente, régulière et inexorable avancée vers le progrès, elle devient une série d'occasions manquées, de luttes défectives, d'espérances non réalisées.» Non pas une marche triomphale, inéluctable, à accélérer, donc, mais un réservoir de luttes avortées, menées par «les vaincus d'hier», qui restent à actualiser. Mouterde, dans une belle formule, parle «d'une mémoire querelleuse et réactivée à l'aune du présent, de ses conflits et dangers».

François Houtart, en préface, écrit que «c'est bien le capitalisme qu'il faut remplacer», donnant ainsi à son projet de gauche une tonalité radicale qui évoque les révolutionnaires d'antan et discrédite un peu vite le réformisme. Pour éviter tout malentendu, toutefois, Mouterde précisera à plusieurs reprises qu'il s'agit de «penser la rupture sur le mode démocratique». Inspiré par le philosophe Jacques Rancière et le théoricien socialiste Antonio Gramsci, il insistera sur la nécessité de combiner les questions socioéconomiques et la question politique «parce qu'il faut pouvoir assurer à chacun des conditions économiques, sociales et culturelles relativement similaires pour parvenir à une pluralité politique effective, en somme pour permettre à tous d'avoir la même possibilité réelle de vivre leur citoyenneté, c'est-à-dire "le pouvoir de l'égal sur l'égal"». Aussi, Mouterde se dit donc partisan d'organisa-



Le sociologue Pierre Mouterde

SOURCE ECOSOCIÉTÉ

tions politiques «des urnes et de la rue» parce que, sans l'union du social et du politique, la gauche se condamne à la fragmentation et à l'insignifiance.

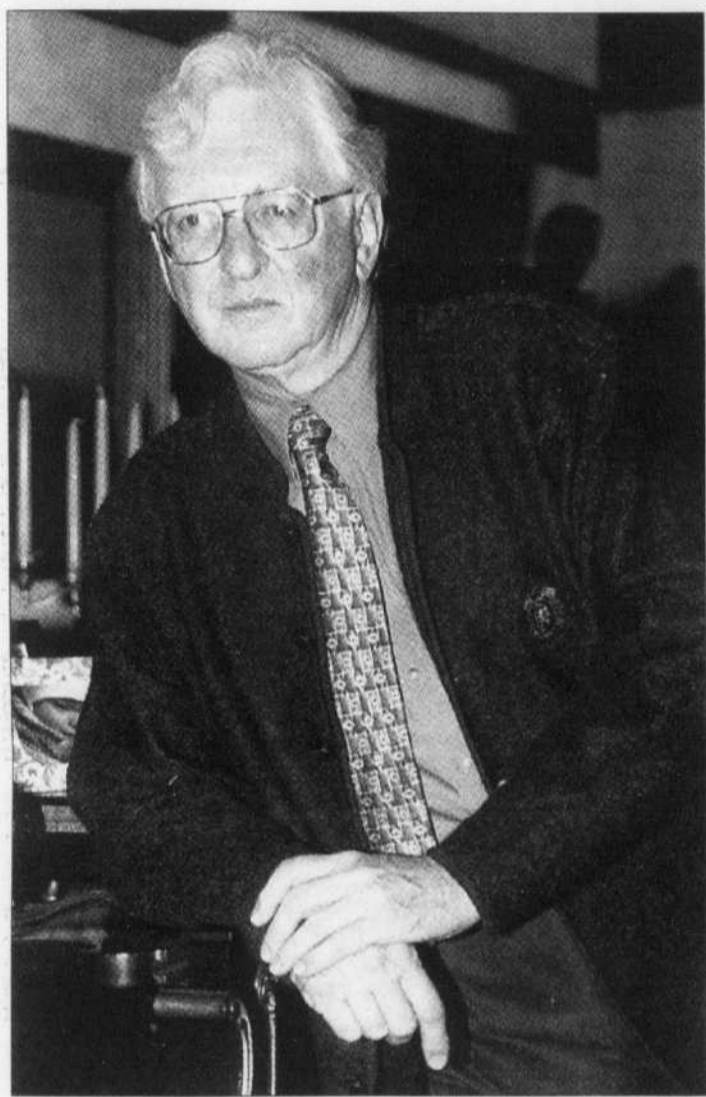
Remarquablement intelligent et fin quand il s'agit de présenter et d'analyser, à l'aide de concepts philosophiques et sociologiques, les processus historiques qui ont mené à l'impasse actuelle et les éléments généraux d'une refondation de la gauche, l'essai de Pierre Mouterde s'avère cependant décevant à l'heure de formuler des perspectives plus concrètes d'actions politiques. Son chapitre sur la situation québécoise, à cet égard, en désappoindera plus d'un. On peut en effet y lire que le Parti québécois, d'un point de vue de gauche, est totalement discrédité, à la fois comme formation social-démocrate et comme parti souverainiste, mais aussi que les solutions de rechange que sont l'UFP et Option citoyenne, néanmoins plus prometteuses, manquent pour l'instant de crédibilité et de cohérence. Ces critiques sont certes

en partie recevables (encore que, dans le cas de celles réservées au PQ et à la social-démocratie en général, elles me semblent un peu courtes), mais on aurait aimé qu'elles s'accompagnent de quelques pistes d'actions plus précises. Sans fournir de recette, Mouterde aurait pu y aller, à titre d'exemples, de quelques suggestions qui auraient incarné les brillants principes qu'il défend.

Sur le plan philosophique, malgré un radicalisme antiréformiste intempestif, cet essai est souvent éclatant. Sur le plan pratique — ce n'est pas un détail, même si c'est une habitude, dans une logique de gauche —, il reste inachevé.

louiscornellier@parroinfo.net

REPENSER L'ACTION POLITIQUE DE GAUCHE
ESSAI SUR L'ÉTHIQUE, LA POLITIQUE ET L'HISTOIRE
Pierre Mouterde
Écosociété
Montréal, 2005, 200 pages



Le géographe Henri Dorion

RENÉ MATHIEU LE DEVOIR

De la vulgarisation philosophique

LOUIS CORNÉLIER

Quelle ne valait que pour quelques-uns, seuls à même de se payer le luxe de cet exigeant exercice intellectuel? «On peut vivre sans philosophie, mais on vit moins bien.» Aussi, dès lors que l'on accepte ce jugement — irréfutable pour tous les amis de la philosophie —, comment ne pas se résoudre de toute urgence à partager cette pratique théorique essentielle?

Professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, Bertrand Vergely a fait de cette noble mission le cœur de son œuvre. Auteur d'une multitude d'ouvrages à caractère philosophique dans la collection «Les essentiels Milan» et, plus tôt cette année, d'une histoire de la philosophie en deux tomes intitulée *Boulevard des philosophes*, ce prolifique vulgarisateur publie, cette saison, un *Petit précis de morale* et un *Petit précis de philosophie* de belle qualité qui allient l'exigence de la pensée au plaisir de philosopher.

Son *Petit précis de morale*, par exemple, propose d'intéressantes distinctions entre l'éthique et la morale: «Si l'éthique s'intéresse au réel, la morale s'intéresse à l'intériorité. [...] Il y a la société réelle avec ses nécessités. Il y a aussi la société intérieure. Est moral le fait de s'inscrire dans la société intérieure de l'humanité. On fait partie d'une telle société quand on fait les choses de l'intérieur de soi-même, parce qu'on le sent et non parce que l'on y est contraint.»

Réflexion sur les fondements de la morale à partir des notions de transcendance, de sacré et «d'un inviolable inconnaissable situé au-delà de tout», ce *Petit précis de morale* se veut aussi un plaidoyer en faveur de l'engagement philosophique: «C'est donc Kant qui a raison face à Hobbes

comme face à Rousseau. L'homme n'est ni bon ni méchant par nature. On ne naît pas moral en vertu d'un destin ou d'un programme génétique. On le devient en vertu d'un engagement.»

Très critique à l'égard du cynisme et du relativisme, Vergely ne craint pas de soulever les objections engendrées par ses prises de position pour offrir une belle leçon de réfutation: «Quand on avance que juger n'est pas bon, on le fait parce que l'on juge que le jugement au sens de condamnation n'est pas bon. On juge donc.»

Plus général, son *Petit précis de philosophie* est une stimulante introduction à une foule de questions philosophiques complexes (sens de la vie, rapports foi/raison, considérations épistémologiques et morales) regroupées en cinq sections (Être, Croire, Connaître, Agir et Vivre) et soumises à l'épreuve de la dissertation dialectique.

Inspiré par ces grands de la philosophie que sont Pascal, Spinoza, Kant et Épicure, pour n'en nommer que quelques-uns, Bertrand Vergely avoue aussi son admiration pour André Comte-Sponville, un penseur avec lequel il a en commun une passion du partage philosophique. Le style argumentatif de Vergely, toutefois, est plus fluide que celui, magnifiquement limpide, du célèbre auteur du *Petit traité des grandes vertus*.

Collaborateur du Devoir

PETIT PRÉCIS DE MORALE

ET

PETIT PRÉCIS DE PHILOSOPHIE

Bertrand Vergely

Milan

Toulouse, 2005, respectivement 192 et 168 pages

MAGAZINE CULTUREL

Spirale

ARTS • LITTÉRATURE • SCIENCES HUMAINES

Depuis plus de 25 ans

Cordiale invitation au
LANCEMENT de SPIRALE N° 206
JANVIER-FÉVRIER 2006

LE MEXIQUE UNE MÉMOIRE QUI S'INVENTE
Sous la direction d'Emmanuelle Tremblay

5 à 7 le vendredi 10 février 2006
suivi d'un entretien sur l'hybridité culturelle
avec Jean-François Côté et Daniel Castillo Durante

ESPACIO MEXICO
2055, rue Peel (Gibeaux Peel), Montréal

Pour information : Stéphane Gibeaux • Téléphone : (514) 934-5651
spiralemagazine@yahoo.com • www.spiralemagazine.com

PALMARÈS LIVRES

ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 24 au 30 janvier 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T.8 Anne Robillard (Mortagne)	1 MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR Minçavi (Minçavi)
2 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES Fred Pelletier (Planète rebelle)	2 SUDOKU VOL. 1 Collectif (Pearson)
3 ÉTAT D'URGENCE Michael Crichton (Robert Laffont)	3 SUDOKU: 128 GRILLES Carol Vorderman (Marabout)
4 LE ROMAN DES JARDIN Alexandre Jardin (Grasset)	4 PLATS MÏJOTÉS-125 RECETTES Donna-Marie Pye (Homme)
5 MA VIE AVEC MOZART Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	5 PETIT LIVRE DU SUDOKU T.2 Peter Sinden (Hors-collection)
6 ÉCHOS DU PASSÉ Danielle Steel (Presses de la cité)	6 ALIMENTS CONTRE LE CANCER Richard Béliveau (Trécarre)
7 ANGES ET DÉMONS Dan Brown (JC Lattès)	7 LES SECRETS D'OPTION CANADA R. Philpot / N. Lester (Intouchables)
8 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR Francine Ruel (Libre expression)	8 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ Pierre Morency (Transcontinental)
9 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL Khaled Hosseini (Belfond)	9 LE SUDOKU POUR LES NULS Collectif (First)
10 VOUS VEVOIR Marc Lévy (Robert Laffont)	10 SUDOKU VOL. 2 Sylvain Landry (Homme)

LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 DA VINCI CODE Dan Brown (Pocket)	1 CELL Stephen King (Simon & Schuster)
2 ENSEMBLE C'EST TOUT Anna Gavalde (J'ai lu)	2 DARK TOWER V: WOLVES OF THE CALLA Stephen King (Pocket)
3 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompierre (Globe Amérique)	3 NIGHT Eike Wiesel (Farrar, Straus & Giroux)
4 ET SI C'ÉTAIT VRAI Marc Lévy (Pocket)	4 THE BROKER John Grisham (Dell)
5 BOIS TON THÉ FORT, TU VAS PISSER... Fred Pelletier (Sarrazine)	5 LOVE SMART Phi McGraw (Simon & Schuster)
6 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI Gil Courfemagère (Boréal)	6 MERDE, ACTUALLY Stephen Clarke (Penguin)
7 BROKEBACK MOUNTAIN Annie Proulx (Grasset)	7 CAN YOU KEEP A SECRET? Sophie Kinsella (Dell)
8 HISTOIRE DE PI Yann Martel (XXI)	8 TUESDAYS WITH MORRIE Mitch Albom (Doubleday)
9 MAKTUS Paulo Coelho (Libre de poche)	9 CHAIRFIRE Terry Goodkind (Tor)
10 LA PROCHAÎNE FOIS Marc Lévy (Pocket)	10 RED LILY Nora Roberts (Berkeley)

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Romain Gary, l'homme aux vingt personnalités

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

C'était le 2 décembre 1980. Vêtu d'un caleçon rouge, Romain Gary se donnait la mort d'une balle de revolver dans son appartement parisien. Un quart de siècle plus tard, l'écrivain, connu aussi sous le nom d'Emile Ajar, n'a pas perdu de sa pertinence, comme en témoigne cette adaptation de *La Promesse de l'aube*, à l'Espace Go, mais aussi la pléthore d'ouvrages récemment publiés afin de mesurer l'apport de l'homme aux deux Goncourt dans le paysage littéraire mondial.

Le plus costaud est sans doute ce cahier de l'Herne dédié à Romain Gary. Dirigé par Paul Audi et Jean-François Hangouët, l'ouvrage, qui rassemble des analyses fouillées mais aussi plusieurs inédits signés Gary, a pour but de définir l'humanisme garyen. Après tout, c'était là le maître mot de celui qui aimait marteler: «Toute mon œuvre est à la recherche de l'humain fondamental, de l'humain essentiel.»

Rendue de manière académique, sinon monomaniaque, cette thèse donne lieu à des textes très denses qui, mis bout à bout, permettent cependant de tracer une cartographie extrêmement précise de l'écrivain et de ses marottes. Car il n'est pas simple de saisir Romain Gary, alias Roman Kacew, né en 1914 en Russie. Les hasards de sa biographie lui ont fait traverser successivement les cultures russe, polonaise, «Mittel-Europa» et américaine.

Ajoutez à cela un penchant certain pour les pseudonymes — outre le célèbre Emile Ajar, on lui connaît aussi les noms de Fosco Sinibaldi, René Deville, Shatan Bogat, John Markham Beach et quelques autres — et vous avez là la recette d'une vie entièrement placée sous le signe de la mise en scène. «Je peux — c'est peut-être l'apport cartésien français, une volonté de rigueur — longtemps incarner un personnage. Comme lorsque j'ai joué à être diplomate. Je le faisais avec beaucoup de conscience.»

Résultat, Romain Gary aura cultivé avec la presse, mais aussi avec ses proches, la réputation d'un homme à la personnalité extrêmement forte. «Lorsqu'on dit de moi: "C'est une forte personnalité", cela m'étonne: des personnalités, j'en ai vingt et je ne vois pas comment un conflit constant entre elles peut donner une seule forte personnalité.» Intègre jusque dans le moindre détail, il avait même développé



Romain Gary au début des années 70.

ANDRÉ GRASSART / SOURCE L'HERNE

vingt écritures différentes, qui aujourd'hui affolent les graphologues.

Voilà qui explique peut-être les sorties publiques au vitriol, les entretiens contradictoires, les lettres ouvertes enflammées et les nombreuses préfaces que l'écrivain français a laissées dans son sillage et que l'on découvre avec plaisir dans ce cahier qui offre plusieurs inédits.

Il faut lire le texte intitulé *Lesley est une sorcière*, écrit après que son épouse Lesley Blanch eut publié un premier livre ayant rallié les critiques américains et britanniques. Odieux, rancunier, envieux, Romain

Gary s'y montre sous son plus terrible jour, cachant son extrême fragilité sous une autodérision jouissive.

«Si j'ai accepté de raconter mes expériences, écrit-il dans ce texte, c'est uniquement pour donner à mes jeunes confrères un exemple de modestie et d'effacement et pour montrer les efforts qu'un vrai écrivain doit parfois accomplir pour soustraire son œuvre et sa personne aux sollicitations multiples de la fortune et de la célébrité.»

Même si l'homme prend beaucoup de place dans ce cahier — pour le bonheur des uns et l'agacement des autres — on redécouvre aussi des pans négligés de son œuvre touffue. Car il n'y a pas que le dédou-

blement fameux ayant mérité le Goncourt deux fois à l'écrivain — une première fois au grand jour pour *Les Racines du ciel* et une seconde fois pour *La Vie devant soi*, sous le pseudonyme d'Emile Ajar — qui vaille la peine d'être revisité.

Il faut relire *La Danse de Gengis Cohn*, dans lequel Romain Gary laisse libre cours à son délicieux esprit de dérision. Plusieurs articles s'attardent d'ailleurs à décortiquer cet humour si particulier, un humour né de la sensibilité à fleur de peau qu'il partageait avec les grands écorchés.

C'est cet humour vif, inclassable, que l'on retrouve préservé dans *L'Orange*, un recueil de nouvelles inédites paru presque simultanément aux Éditions de l'Herne. Écrits entre 1935 et 1967, ces textes présentent un étonnant auto-portrait du romancier.

On s'étonne toutefois de voir parmi ceux-ci deux ébauches de roman inachevées. On connaît mal le rituel d'écriture de Romain Gary, mais il est permis de croire que ces deux tapuscrits auraient gagnés à être resserrés. Rien de majeur, rassurez-vous, en tout cas, certainement pas assez pour bouder son plaisir.

Adopte de la corde raide, Romain Gary n'aura jamais douté de la nécessité de dire les choses et d'en rire, lui qui avait donné rendez-vous à tous ceux qui «savent aller plus loin que la haine... là où se trouve le rire». Jamais manichéen, l'écrivain savait aussi montrer que le meilleur et le pire sont inextricablement liés, une qualité qui est passablement négligée de nos jours et qui ne peut que rendre plus rafraîchissant ce double détour du côté de l'humanisme garyen.

Le Devoir

ROMAIN GARY

Cahier dirigé par Jean-François Hangouët et Paul Audi
Éditions de l'Herne
«Les Cahiers de l'Herne»
Paris, 2005, 363 pages

L'ORAGE

Romain Gary
Éditions de l'Herne
Paris, 2005, 215 pages

Les dessous de l'écrivain aux deux Goncourt

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

L'humain est inépuisable, Romain Gary en a fait la preuve avec une grande constance dans ses romans, mais aussi dans ses fréquents coups de gueule en forme de commentaires, de réflexions et d'analyses. Pour souligner le 25^e anniversaire de la mort de l'homme aux deux Goncourt, Gallimard a eu la riche idée de rassembler ses meilleures sorties publiques dans un même recueil, intitulé *L'Affaire homme*.

Le titre n'est pas anodin. Il rappelle l'éternelle obsession de Romain Gary: l'humain. Publiés entre 1957 et 1980, ces textes sont tour à tour passionnés, fiévreux, engagés, voire prémonitoires. Les premiers suivent immédiatement le Goncourt remporté en 1956 pour *Les Racines du ciel* et s'attachent à expliquer son livre. Mais, rapidement, Gary en vient à défendre son œuvre, puis carrément sa vision de l'homme.

Sur deux points, il est carrément prophétique. D'abord par ses prises de position tranchées sur l'écologie, un domaine alors méconnu, qu'il défend avec des arguments qui font aujourd'hui partie intégrante du discours écologiste. «Quoi que l'homme fasse

Romain Gary
L'affaire homme



contre la nature et ses chances de survie, c'est contre lui et son futur qu'il le fait», note-t-il en 1974.

Son appel à la féminisation du monde est lui aussi précurseur. Romain Gary l'a répété maintes fois, il vénérait la vie à deux. «Être deux, c'est pour moi la seule unité concevable.» C'était aussi la valeur la plus inestimable. «Maintenant que je suis bien

avancé dans la vie, je ne vois pas de valeur humaine plus précieuse que la dépendance homme-femme. La liberté, c'est l'autre.»

Pour le reste, Gary fait preuve d'une étonnante versatilité. Dans *Journal d'un irrégulier*, une chronique d'humour publiée dans *France Soir* au début des années 1970, il se montre sous son meilleur comme sous son pire jour. Rien n'échappe à sa plume, qu'il trempe ici dans le plus pur des vitriols. Des homosexuels aux drogués, du sexe à l'inceste, de l'imposture masculine à la vieillesse, aucun tabou n'est laissé pour compte.

Arrogant, prétentieux, anticonformiste, Romain Gary est tout cela à la fois et plus encore dans *L'Affaire homme*. Vraiment, c'était une chic idée que de rassembler ici des textes dont la plupart sont enrobés de ce même humour noir, extrêmement fin, souvent désaxé mais toujours extralucide, qui a fait la signature de Gary et de ses nombreux pseudonymes.

Le Devoir

L'AFFAIRE HOMME

Romain Gary
Gallimard
Paris, 2005, 356 pages

BANDE DESSINÉE

Le mystère Frantico

MICHEL HELLMAN

L'année dernière, un illustre inconnu s'est présenté, croquis sous le bras, au festival de la bande dessinée d'Angoulême. Comme beaucoup d'autres, il espérait qu'un important éditeur le remarquerait... Il a montré ses dessins chez Dargaud, mais on jugé que son travail «manquait de maturité». L'apprenti dessinateur ne s'est pas découragé et, plutôt que de se plier aux contraintes imposées par le monde de l'édition, il a décidé de laisser libre cours à son imagination en créant un blogue.

Sous le pseudonyme de Frantico, il alimente dès lors quotidiennement une sorte de journal intime illustré (www.zanorg.com/frantico/). Dans un style cru, parfois vulgaire, mais toujours plein d'humour, il parle de ses mésaventures, de ses frustrations d'homme célibataire, de ses humeurs, de ses rencontres. Rapidement, «le blog de Frantico» devient un véritable phénomène Internet. Alors qu'en janvier 2005 le site ne comptait que quelques dizaines de visiteurs par semaine, en avril il en comptait déjà près de 8000 par jour, et ce chiffre ne cesse d'augmenter...

Impressionnés par un tel engouement, les maisons d'édition se sont mises à se disputer l'exclusivité de la publication de ce blogue. C'est finalement la maison Albin Michel qui a publié en novembre l'intégralité des carnets sous forme d'album. Le livre a remporté un tel succès qu'il s'est retrouvé cette année en sélection officielle à Angoulême dans la catégorie «prix du premier album».

Malheureusement, pour la plus grande déception des nombreux fans qui espéraient obtenir une dédicace, le célèbre blogueur n'était pas au rendez-vous... Pourquoi le mystérieux personnage ne voulait-il pas profiter de cette belle revanche? En fait, il n'en avait pas vraiment besoin: un article paru dans *Le Monde* a dévoilé le grand secret de son identité. Frantico n'est nul autre que le légendaire Lewis Trondheim, le lauréat du Grand Prix d'Angoulême lui-même!

Même si depuis un certain temps les amateurs

de bédé se doutaient de quelque chose, la nouvelle a tout de même eu un grand retentissement dans les nombreux forums consacrés aux «blogues bédés». Certains se sentent dupés, mais d'autres ne voient là que la confirmation de la grande créativité de Lewis Trondheim.

Que *Le Blog de Frantico* soit une forme d'exercice de style d'un auteur chevronné plutôt que le résultat du travail remarquable d'un dessinateur inconnu ne change rien au fait que ce livre annonce une révolution dans le milieu assez conservateur de la bande dessinée franco-belge. Avec la prolifération des blogues et la facilité de diffusion apportée par Internet, l'exemple de Frantico a été rapidement suivi. On ne recense plus maintenant le nombre de blogues illustrés d'amateurs qui y voient un moyen beaucoup plus facile de se faire connaître que les fanzines ou les librairies spécialisées. Au Québec, ce mode de diffusion devient également de plus en plus populaire. En tout cas, si on aime la bande dessinée et si on a accès à Internet, c'est un bon moyen de faire d'intéressantes découvertes.

Et l'album, dans tout ça? Eh bien, pour ceux qui ont suivi «le blog de Frantico» sur Internet depuis ses débuts, la version imprimée est un peu décevante. Attendre chaque jour la suite des aventures permettait d'y croire vraiment et de mieux apprécier les dessins. Les voir sur papier les uns à la suite des autres — et connaître l'identité de l'auteur — enlève beaucoup au caractère novateur de l'entreprise. Il n'empêche que ce pavé de 300 pages est d'une présentation agréable et que cette bd inhabituelle entrera dans les annales.

Collaborateur du Devoir

LE BLOG DE FRANTICO

Frantico
Albin Michel
Paris, 2005, 300 pages

Robbe-Grillet revient sur la subversion

GUYLAINE MASSOUTRE

Connaissez-vous un écrivain qui parle comme il écrit? C'est pourtant l'expérience originale que peut en faire qui tiendra *Préface à une vie d'écrivain*, d'Alain Robbe-Grillet, entre ses mains. Certes, on dira que cette série de vingt-cinq émissions, douze heures diffusées sur la radio de France Culture, est une simple transcription. Pourtant, lire en écoutant le CD-MP3 qui accompagne l'ouvrage est un pur hymne à la langue française. La fluidité et la diction de Robbe-Grillet font une musique tenue, sa clarté de pensée littéraire et artistique et son intelligence articulée en unité autobiographique offrent le meilleur des confidences.

Tout est là. Pas une virgule qui n'ait de sens, pas une phrase agrammaticale, pédante ou familière. Cette initiative de Laure Adler n'a pas été menée à l'aveuglette: l'éditeur et romancier Bernard Comment dirige avec doigté ces rencontres autour d'un micro. Quant à Robbe-Grillet, il sait comment se saisir de la parole et profiter d'une carte blanche.

Finis les temps des idoles. Ce lecteur des Éditions de Minuit — dès 1955 — évoque ses appétits de lecture, sa joie de participer à la littérature en train de se faire. Fondateur du prix Médicis, ce professeur de littérature aux États-Unis — pendant 25 ans — s'interroge sur la capacité de la littérature à renouveler la vision du monde. Le paradoxe lui apparaît très tôt: comment un écrivain, retiré du monde par son activité, généralement solitaire, peut-il demeurer «en situation», selon le mot de Sartre?

C'est par l'angle du lecteur que Robbe-Grillet répond à cette question, qui interroge la diversité des postures d'écriture. Les textes «combatifs», dit-il, ont laissé place à une «lecture plurielle», qui a permis le regroupement de lecteurs spécialisés autour de

certaines notions. Ce regard sur l'explosion contemporaine de la pensée ne manque pas de piquant; l'idée de luttes explicites et de conflits latents demeure vive chez cet homme de stratégie et d'action. Le texte littéraire, on s'en laisse convaincre, ne peut exister sans exiger un travail «repoussant», à force de retrait nécessaire: la lecture reste une aventure personnelle.

La littérature est excès

La vraie littérature, qu'on se le dise, est excessive. Selon Robbe-Grillet, elle outrepassa la description bienséante, la mesure classique. Elle appartient au grand monde mythique, à l'ordre du fantasme. Par exemple, Duras, avec son imaginaire grandiose, affirme-t-il, a inventé un Chinois qui n'a jamais existé!

Cette «hypervérité» subversive se retrouve dans le Nouveau Roman qui, sous sa froideur apparente, n'a cessé de parler du vécu. Robbe-Grillet prend à rebours les lectures de son œuvre. Ainsi, *La Jalousie* n'aurait eu comme intention que raconter un état vécu. La littérature refuse que les choses soient déjà faites, argumente-t-il avec preuves. Elle préfère la démesure de l'ego, alimentée par une théorisation qui précise le passage de la névrose à la psychose. Ainsi se crée un monde parallèle au réel, un autre possible.

Pour ce «professeur de désir», comme le nomme son interlocuteur, aucune lecture n'épuise les cryptogrammes que les écrivains proposent. C'est en quoi la littérature émerveille. *La Reprise*, qui récrit *Les Gammes*, est elle-même réécriture d'*Édipe Roi*, de Sophocle. Rien n'est neuf ni déjà donné. Beckett n'aurait pas été refusé par 14 éditeurs avant d'atterrir chez Minuit? Robbe-Grillet rappelle le soutien formidable des Bataille, Blanchot, Paulhan face aux dénigrements ordinaires de la critique. La forme littéraire, affirme-t-il

encore, évolue; mais son contenu s'inscrit dans une chaîne transmissible qui se tend sur des ruines.

«Je connais beaucoup de choses, mais j'embrouille un peu tout», dit finalement le romancier, reconnaissant que sa clarté langagière, artistique et culturelle repose sur une somme de livres et de productions d'autrui.

L'intimité fantasmée

Sur la question de l'autobiographie, Robbe-Grillet demeure très attaché au mystère du vécu. Aussi s'oppose-t-il au «pacte de lecture» de Philippe Lejeune: «J'écris parce que je ne me connais pas», préfère-t-il dire. La littérature contamine toutes les pseudo-autobiographies d'écrivain. Ainsi en va-t-il du matricien de son œuvre, dans laquelle il a glissé les éléments les plus pittoresques de sa famille, la folie de son père, des idées d'extrême droite et des subversions artistiques. Inversement, en reprenant Sartre, il rappelle qu'une littérature qui ne s'appuierait pas sur la vie ne serait hantée que de fantômes.

Ce Breton d'origine, né en 1922, a été marqué par les légendes celtes. Qu'il évoque les charmes de Brocéliande, sa fructueuse collaboration avec Alain Resnais, ses règlements de compte avec le milieu de l'écriture parisienne ou avec la psychanalyse — on lui a tant reproché de n'avoir jamais voulu la faire que par lui-même —, il montre son indépendance, son orgueil, sa personnalité. L'intelligence que ce scientifique de formation a déployée en littérature fascine. C'est en définitive la lecture qui régit son amour de la littérature. L'écriture n'en serait qu'un épisode particulier.

Collaboratrice du Devoir

PRÉFACE À UNE VIE D'ÉCRIVAIN

Alain Robbe-Grillet
Le Seuil, «France culture»
Paris, 2005, 229 pages

PAUL CHAMBERLAND

« J'observe, je recueille, je scrute : des signes, épars mais récurrents. D'une menace qui me paraît être celle d'une barbarie, d'une barbarie nouvelle. Au cœur même de la civilisation occidentale. À plus forte raison, quand on considère ce que sont en train de devenir l'humanité, la planète, l'inquiétude se fait alarme. »

TYPO
www.edtypo.com

En nouvelle barbarie